**Décoloniser l’esprit**

Ngũgĩ wa Thiong’o

La question, la voici : en tant qu’écrivains africains, nous nous sommes toujours élevés contre les rapports économiques et politiques de type néocolonial avec l’Europe et l’Amérique. Bien. Mais en continuant d’écrire dans des langues étrangères, leur rendant ainsi hommage, ne perpétuons-nous pas au niveau culturel cet esprit néocolonial, abject et servile ? Quelle est la différence entre un homme politique proclamant que l’Afrique ne peut se passer de l’impérialisme, et un écrivain proclamant que l’Afrique ne peut se passer des langues européennes ?

Tandis que nous haranguions les cercles proches du pouvoir dans une langue qui excluait automatiquement du débat la paysannerie et la classe ouvrière, la culture impérialiste et les forces réactionnaires africaines ont eu le champ libre. La Bible est disponible en quantités illimitées dans la moindre des langues africaines. Les cliques compradores au pouvoir sont également ravies d’avoir la paysannerie et la classe ouvrière pour elles toutes seules ; les distorsions, les décrets autocratiques, les fossiles de musée exhibés comme culture africaine, les idéologies féodales, les superstitions, les mensonges, tous ces éléments rétrogrades, et d’autres, sont communiqués aux masses africaines dans leur propre langue ; sans aucune opposition de la part de ceux qui ont une autre vision de l’avenir, enveloppés dans un douillet cocon d’anglais, de français, de portugais. Il est piquant de constater que l’homme politique africain le plus réactionnaire, celui qui est prêt à vendre l’Afrique à l’Europe, maîtrise souvent fort bien les langues africaines ; tout comme autrefois les plus zélés des missionnaires, qui voulaient sauver l’Afrique d’elle-même, et notamment de ses langues païennes, maîtrisaient fort bien néanmoins les langues africaines, pour lesquelles ils ont souvent conçu des systèmes de transcription. Le missionnaire européen croyait trop à sa mission de conquête, pour ne pas la communiquer dans les langues accessibles aux populations ; l’écrivain africain croit trop en la « littérature africaine » pour l’écrire dans ces langues de paysans, ethniques, sources de division, sous-développées !

Par un surcroît d’ironie, ce qu’ils ont produit, quoi qu’ils en disent, n’est pas de la littérature africaine. Les éditeurs d’une récente collection de manuels de littérature anglaise ont eu raison d’inclure ces textes-là dans leur dernier tome, celui qui traite de la littérature de langue anglaise au vingtième siècle ; de même que l’Académie française a eu raison d’honorer Senghor pour son apport réel et talentueux à la langue et à la littérature françaises. Ce que nous avons créé est une tradition hybride parmi tant d’autres, tradition de transition, tradition minoritaire qu’on ne peut qu’appeler « littérature afro-européenne ». Elle a produit bien des auteurs et des oeuvres d’authentique valeur : Chinua Achebe, Wole Soyinka, Ayi Kwei Armah, Sembène Ousmane, Agostino Neto, Sédar Senghor et bien d’autres. Qui niera leur talent ? Les produits de leur imagination féconde ont certainement éclairé d’importants aspects de l’être africain, dans sa lutte contre les conséquences politiques et économiques de ce qui s’est passé depuis la conférence de Berlin ([1](https://www.monde-diplomatique.fr/1987/08/A/40236#nb1)). Mais ne nous leurrons pas ! Leurs écrits appartiennent à une tradition afroeuropéenne, qui durera probablement ce que durera la domination de l’Afrique par le capital européen dans un contexte néocolonial. La littérature afro-européenne peut être définie comme la littérature écrite par des Africains dans des langues européennes à l’époque de l’impérialisme.

Mais certains se rangent à la conclusion inéluctable que proclamait Obi Wali avec tant de vigueur polémique, il y a vingt ans déjà : la littérature africaine ne peut être écrite que dans des langues africaines, les langues de la paysannerie et de la classe ouvrière, qui constituent pour chacune de nos nationalités le principal instrument de l’alliance de classe, l’agent de la prochaine rupture révolutionnaire avec le néocolonialisme.

J’ai commencé à écrire en langue kikuyu en 1977, après avoir pendant dix-sept ans participé à la littérature afro-européenne, afro-anglaise dans mon cas. C’est alors que j’ai collaboré avec Ngugi wa Mirii à la rédaction de la pièce Ngaahika Ndeenda (le titre de la traduction anglaise est I Will Marry When I Want  ([2](https://www.monde-diplomatique.fr/1987/08/A/40236#nb2)). J’ai publié, depuis, un roman en kikuyu, Caitaani Mutharabaini (en traduction anglaise : Devil on the Cross ) ([3](https://www.monde-diplomatique.fr/1987/08/A/40236#nb3)) ; et écrit un drame musical, Maitu Njugira (Mother Sing for Me)  ([4](https://www.monde-diplomatique.fr/1987/08/A/40236#nb4)), trois livres pour enfants, Njamba Nene na Mbaathi i Mathagu , Bathitoora ya Njamba Nene , Njamba Nene na Cibu King’ang’i , et le manuscrit d’un autre roman, Matigari Ma Njiruungi. Partout où j’ai été, surtout en Europe, j’ai dû répondre à la question : « Pourquoi écrivez-vous maintenant en kikuyu ? » Dans certains milieux universitaires, j’ai subi des reproches : « Pourquoi nous avez-vous abandonnés ? » C’est presque comme si, en choisissant d’écrire en kikuyu, je faisais quelque chose d’anormal. Mais le kikuyu est ma langue maternelle ! Ce qui tomberait sous le sens dans la pratique littéraire d’autres cultures étonne chez un écrivain africain, et cela montre à quel point l’impérialisme a déformé la vision des réalités africaines. La réalité a été mise sens dessus dessous : l’anormal passe pour normal et le normal pour anormal. En réalité, l’Afrique enrichit l’Europe ; mais on fait croire à l’Afrique qu’elle a besoin de l’Europe pour la sauver de la misère. Ses ressources naturelles et humaines continuent de contribuer au développement de l’Europe et de l’Amérique ; mais on persuade l’Afrique qu’elle doit être reconnaissante de l’aide reçue de ceux-là mêmes qui écrasent encore le continent. Elle produit même des intellectuels qui justifient cette manière de voir l’Afrique à l’envers.

Je crois que le fait d’écrire, en langue kikuyu, une langue du Kenya, une langue africaine, participe intégralement aux luttes anti-impérialistes des peuples africains et kényans. Dans les écoles et les universités, nos langues kényanes - celles des diverses nationalités qui composent le Kenya - ont été associées à des attributs négatifs : arriération, sous-développement, misère. Nous qui avons suivi ce système scolaire, étions censés en sortir avec la haine du peuple, de la culture et des valeurs de la langue qui nous valait brimades et humiliations quotidiennes, Je ne veux pas voir les entants du Kenya grandir dans cette tradition, imposée par l’impérialisme, de mépris pour les instruments de communication forgés par leurs communautés et leur histoire. Je veux qu’ils surmontent l’aliénation coloniale.

L’aliénation coloniale prend deux formes, liées : se distancier activement (ou passivement) de la réalité ambiante, s’identifier activement (ou passivement) à ce qui est le plus extérieur à cette réalité. Elle commence par dissocier délibérément la langue de la conceptualisation, de la réflexion, de l’éducation formelle, du développement mental et la langue des rapports quotidiens au sein de la famille et la communauté. C’est comme si l’on séparait le corps et l’esprit, afin qu’ils occupent dans la même personne deux sphères linguistiques séparées. Sur le plan social, c’est comme si l’on produisait une société de têtes sans corps et de corps sans têtes.

Je voudrais donc contribuer à restaurer l’harmonie entre tous ces aspects disjoints de la langue, à rendre l’enfant kenyan à son environnement, afin qu’il puisse le comprendre pleinement pour le transformer dans l’intérêt de tous. Je voudrais que les langues maternelles des peuples du Kenya (nos langues nationales !) produisent une littérature qui reflète non seulement les rythmes de l’expression orale de l’enfant, mais aussi sa lutte avec la nature et sa condition sociale. A partir de cette harmonie entre lui-même, sa langue et son environnement, il pourra apprendre d’autres langues, et apprécier les éléments positifs, humanistes, démocratiques et révolutionnaires des littératures et cultures d’autres peuples, sans complexes à l’égard de sa propre langue, son propre moi, son environnement, La langue nationale du kenya tout entier (le kiswahili), les autres langues nationales, celles des diverses nationalités du pays, comme le luo, le kikuyu, le maasai, le luhya, le kallinjin, le kamba, le mijikenda, le somali, le galla, le turkana, l’arabe) ; les autres langues africaines, telles le hausa, le wolof, le yoruba, l’ibo, le zulu, le nyanja, le lingala, le kimbundu ; les langues étrangères - étrangères à l’Afrique - comme l’anglais, le français, l’allemand, le russe, le chinois, le japonais, le portugais, l’espagnol, trouveront alors leur juste place dans la vie des enfants kenyans. [...]

Mais c’est précisément lorsque les écrivains veulent mettre les langues africaines au service des luttes paysannes et ouvrières qu’ils rencontrent les pires obstacles. Car pour les régimes compradores, l’ennemi véritable, c’est une paysannerie et une classe ouvrière éveillées. Un écrivain qui veut communiquer un message d’unité et d’espoir révolutionnaire dans les langues du peuple devient un personnage subversif. [...] La participation démocratique du peuple à la transformation de ses conditions de vie, à un débat sur ses conditions de vie qui se déroulerait dans des langues permettant une compréhension réciproque, est perçue comme un danger pour le gouvernement et les institutions du pays. Dès qu’elles portent un message en rapport direct avec la vie du peuple, les langues africaines deviennent des ennemies pour l’Etat néocolonial.

**PRINCIPALES OEUVRES**

**ROMANS :** Weep Not, Child , Heinemann Londres 1965 ( Enfant ne pleure pas , Hatier, Paris, 1984) ; The River Berween , Heinemann, Londres, 1965 ; A Grain of Wheat , Heinemann, Londres, 1966 ( Et le blé jaillira , Julliard, Paris, 1969) ; Secret Lives , Heinemann, Londres, 1975 ; Petals of Blood , Heinemann Londres, 1977 ( Pétales de sang , Présence africaine Paris, 1985).

**ESSAIS :** Homecoming , Heinemann, Londres, 1972. Detained , Heinemann, Londres, 1981. Barrel of A Pen , Africa World Press, New-York, 1983.

([1](https://www.monde-diplomatique.fr/1987/08/A/40236#nh1)) NDLR. - La conférence de Berlin, en 1885, partage l’Afrique entre la France, la Grande-Bretagne, le Portugal, l’Allemagne et la Belgique.

([2](https://www.monde-diplomatique.fr/1987/08/A/40236#nh2)) NDLR. - En français : « Je me marierai quand je voudrai ».

([3](https://www.monde-diplomatique.fr/1987/08/A/40236#nh3)) NDLR. - « Le Diable sur la Croix ».

([4](https://www.monde-diplomatique.fr/1987/08/A/40236#nh4)) NDLR. - « Ma mère chante pour moi ».